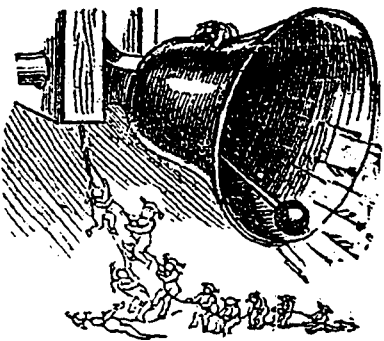


PASSEPARTOUT

SOREL, 12 JANVIER, 1889.



Télégraphie ! Téléphonie !

— ET —

Phonographie !

NOUVELLES IMPORTANTES ! !

De tous les pays du Monde !

NOTRE correspondant G. Malorain, en voyage depuis deux mois, nous arrive ce matin avec son brio et sa verve accoutumés. Il a visité le Kamchatka et est revenu par voie de Pawtucket et de Chattanooga. Partout là, les canadiens sont exubérants. Même au Détroit de Béhring comme à l'île de Canso, ils pululent et foisonnent comme les petits poissons dans les chenaux du St. Maurice.

Et voilà pourquoi ils implorent à cris de carpe, l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Ils y sauteraient d'un seul bond comme une fille de cirque à travers un cercle en papier.

La nouvelle la plus importante pour les habitants du pays est l'élection d'un Ministre d'Agriculture !!! Un bon matin, ce nouveau Ministre qui est un Nemrod... de... première force, dit à son domestique... Tic ; — Mes gants, Tic ? Il part et revient Ministre d'Agriculture. Après son assumption, ce nouveau Col...osse de Rhodes s'implante dans la forêt et va dominer la prairie, qui vient d'être endommagée par une pluie... d'or... dinaire... fatale à ceux qui "Mettent chaîne" à la conscience des gens bien payés. Et voilà pourquoi... votre fille est muette et le peuple en goguette !

À Québec la situation est corsée ; le Lt.-Gouverneur sans être en danger n'en est pas moins celui-là (Anger). La plus en danger c'est la Chambre qui ne peut pas s'ouvrir sans un administrateur ad hoc. Les uns disent que c'est la Mère Edith qui assistera à l'opération, les autres, que c'est un Cas hautement prévu par nos législateurs qu'il faut qu'à Québec cette exécution soit Capitale !

En attendant que la paix règne à Varsovie, nous pouvons prédire à nos lecteurs et députés, sans que nous cessions, pendant la session... que nous allons avoir une galerie de Québec à Sorrel, dans laquelle ils pourront reconnaître leurs binettes à tour de rôle jusqu'à la plus simple expression, et la dernière destruction de ces membres, la plus part sans mouvements.

GROS PÈRE HEN ?

La politique!!!

A L'ASSAUT ! L'INDÉPENDANCE.

ON Quichotte est un merveilleux chevalier : il se met en travers des chemins, et force les passants à reconnaître que nulle femme au monde n'est comparable à Dulcinée du Toboso. Roué de coups, moulu, rompu, sa cuirasse bosselée, son armet égaré, sa lance en morceaux, il appelle Rossinante qui broute l'herbe maigre au bord de la route. Quelque temps après, Sancho arrive, au pas tranquille de son âne, voit son maître en ce pitoyable état, le relève et lui tient ce langage :

— O preu Seigneur chevalier, je vous avais bien dit que c'étaient des moulins.
— C'étaient, te dis-je, des géants.
— Non, Seigneur, ce sont des moulins.
— Sancho, mon ami, vous êtes sous le coup d'un enchantement.

Cette histoire n'est-elle pas celle de notre pays, de notre Dominion, de nos hommes publics surtout, attachés, rivés, enchaînés par des anneaux d'or à la crèche d'argent du pouvoir à Ottawa ?

Parlez leur d'annexion ! Grands Dieux ! quel bond prodigieux, ils font au bout de leur chaîne ; quel géant j'ai aperçu, dira le Don Quichotte politique.

— Non, Seigneur, ce sont des moulins. Ce sont des géants vous dis-je, et ils se lècheront les lèvres de satisfaction, croyant que leur illusion fera celle du peuple et qu'ils pourront encore engraisser et dormir d'un profond sommeil en pensant à la chère Dulcinée du Toboso, qui n'est comparable à nulle femme au monde si ce n'est à cette chère Confédération qui lui ressemble en tout point. Un rêve, une illusion, une utopie et, en attendant le craquement et l'effondrement formidable de tout cela, la richesse, l'abondance, l'engorgement pour les habileurs qui mènent ce régime et un jour, bientôt la ruine, la misère pour le peuple qui sera tenu d'accepter une annexion forcée, au lieu de cette annexion libre, sur un pied d'égalité, qu'on nous offre et que nous serons obligés tôt ou tard de choisir, quand nos hommes repus, collés aux flancs de la barque ministérielle tomberont d'inanition entre les mains du peuple désabusé.

Que fera le peuple dans sa vengeance ? Comprendra-t-il qu'après vingt-deux années d'un régime de promesses fallacieuses, il lui faudra relever la tête pour aspirer plus haut, et voir en un avenir meilleur qui devra assurer au peuple une aisance proportionnée au luxe, à l'abondance qui aura signalé l'âge d'or des années passées, au bénéfice du gouvernement tory et de ses amis seulement.

Le peuple a de grands lendemains ! et il ne verra pas toujours des géants ni des moulins à vent pour ne pas avancer dans la voie du progrès, mais d'un progrès qui assure une ère de prospérité nouvelle à nos familles, à nos enfants !

L'Indépendance n'est pas non plus un rêve, une illusion à la réalisation et à l'affermissement de nos destinées comme peuple.

L'indépendance est pour nous une espérance bien légitime dans les réformes à venir, dans l'exercice de nos lois à nous, faites par nous et pour nous ; peuple le plus favorisé au monde par la nature, pourquoi n'aurions-nous pas notre pays à nous, nos forêts, nos rivières, nos canaux, nos mines, nos champs ; presque toutes ces grandes productions ou travaux attachés à notre sol, servent à des exploiters étrangers, ou à des favoris de la politique, ou enfin à des explorateurs ou spéculateurs que la politique ou un monopole sans raison ni vergogne tient là pour paralyser l'avenir de nos propres enfants au bénéfice de gens la plupart sans aveu ; sans nom et sans autre prestige que la position d'occasion qu'on leur fait et qui devient supérieure à la nôtre, nous, les enfants du pays.

Et vous ne préféreriez pas L'INDÉPENDANCE à ce triste état de chose ?

Mais la couronne d'Angleterre, nous dira-t-on, ce serait une insulte à lui faire ! Pourquoi ? N'avons-nous pas toujours été ses plus loyaux sujets ? n'avons-nous pas, à part notre allégeance et loyauté contribué comme colonie à grossir les budgets, et la couronne a-t-elle eu de plus beau joyau ? Mais avons-nous joui en échange, de cette liberté dont jouissent les peuples ?

L'indépendance comporte une liberté, mais la dépendance est un commencement d'esclavage et une entrave à respirer à pleins poumons cet air libre que tout homme arrivant sur cette terre aime à respirer.

Aux jours sombres de 1837, nos pères tombés victimes de leur amour pour un pays dont ils n'étaient pas même les maîtres, ont fait un grand acte de patriotisme, mais s'ils eussent été indépendants, leur martyre n'eût pas été si grand, mais leur sacrifice moins douloureux, leur cœur moins serré, et ils seraient montés sur l'échafaud d'un pas plus assuré en léguant leurs bras au pays et leur cœur à leurs familles.

Ils savaient bien en mourant que leur sang en rougissant le sol, féconderait et pourrait régénérer cette terre toute imprégnée de ce sang généreux, versé pour la cause de nos libertés, mais ils savaient aussi qu'un jour peut-être peu éloigné, nous n'aurions qu'un lâche abandon pour prix de notre dévouement et de notre attachement à la couronne d'Angleterre.

Ouvrez les pages récentes de l'histoire, la guerre des Fénians, ou leurs escarmouches sur notre territoire est une preuve du peu de disposition à notre égard de la part de l'Angleterre. Cette guerre était la leur, la haine des Irlandais pour la perfide Albion les poussait à tous les moyens, et le Canada devenait le point de mire de leur vengeance ? Qui vit-on prendre les armes ? Qui vit-on à la frontière ? Les nôtres ! Nos canadiens ! Et où étaient les défenseurs naturels de la colonie exploitée jusqu'au plus pur de son sang ? Allez le demander aux impuissantes autorités militaires de l'Angleterre : comme toujours les soldats anglais sont au repos quand les autres se battent, fut-ce même les enfants de leur dépendante colonie du Canada, qui les ont pourtant largement tributés depuis le jour où les traités nous ont mis à la merci d'un peuple obligé de nous protéger parce que ça fait son affaire matériellement et pécuniairement.

Allez avec cela réveiller des sentiments de cœur où d'âme entre nous ?

L'indépendance ne doit pas être un géant ni un moulin à vent pour nous ; c'est une espérance, une lueur, une étoile dans notre avenir, ses horizons lumineux nous offrent

des garanties bien plus établies que les traités, notre soumission et notre éternelle abnégation pour tout ce qui n'est pas nous ; l'annexion n'est peut-être pas notre fait avec la constitution actuelle des Etats-Unis ; il nous faudrait du temps et une longue école avant d'habituer notre peuple à l'engrenage du système constitutionnel qui fonctionne chez nos voisins ; mieux vaut cela cependant, qu'une fédération impériale faite pour nous auéantir, tandis que l'annexion ne peut que nous fusionner, peut-être même nous confuser. Le statu quo, la confédération faite pour les bunnings politiques ayant fait son triple temps, l'Indépendance nous arrive comme une aurore que le peuple salue, comme l'étoile qui annonce aux mages le Rédempteur, le Messie qui apporte la liberté au peuple engourdi, assoupi à l'ombre du péché : Et notre péché était grand !

Nous sommes assez mûrs pour secouer les chaînes de notre engourdissement, et il n'y a qu'à chercher plus haut et nous trouverons : *Allius tendimus* !

On nous accusera peut-être de déloyauté, de légèreté même, en touchant ainsi la base même des choses qui nous tiennent encore comme un peuple sinon esclave du moins dépendant, comme un peuple sinon opprimé du moins sans protection, comme un peuple sinon ruiné, du moins sans travail, sans ressources, et bien loin de la prospérité qu'ont les peuples jouissant de leur indépendance, sans avoir autant d'horizon que nous à envisager.

Voilà pourquoi, nouvel oie du capitole, nous faisons entendre notre voix, préférant les cris d'oies signalant le danger, que le "chant du cygne" qui n'annonce rien de bon.

BARBEROUSSE.

UNE SURPRISE RÉELLE.



Un sorelois à Montréal—Tiens, des filles de Sorrel ! Vont-elles être surprises de me voir.



Elles le furent en effet.



LES MITRAILLEUSES DE SOREL.



U'ON ne vienne plus nous parler du Père Noël et surtout de son inondation qui, dit-on, lui causa tant de trouble et de déboires, pendant les quarante jours de pluie

successifs qui l'obligèrent à bâtir cette grande cabane flottante dans laquelle il fourra tout ce qu'il put trouver surnaissant sur les eaux ! Quarante jours ! belle affaire ! mais voilà 160 jours et bien comptés qu'il pleut sans compter la neige, depuis le mois d'août et par une contradiction bizarre que le déluge ne pourra jamais nous expliquer dans ses débordements, c'est que l'eau de nos rivières diminue ou baisse avant de monter. Où va donc l'eau ; des méchants nous disent qu'elle sert subrepticement la nuit à baptiser le whiskey qui se vend sans licence ou avec licence (ad libitum) en habitant, chaque jour et chaque nuit depuis que la pluie roule : l'eau appelle l'eau ; *Abysse abyssum invocat* !

Voilà donc qui donne de l'humeur aux pochards par le temps qui court : ceux qui boivent de l'eau pure, et il faut avouer encore qu'elle est pas mal impure toute blanche qu'elle soit, sont de mauvaise humeur par ces temps nébuleux et s'en prennent à tout le monde dans leur misfortune.

Par exemple j'en rencontre deux hier dont l'un ne jouit pas d'une réputation à la hauteur de son nom et de son emploi lui demande à brûle pourpoint à l'un de ses amis si le son d'une cloche qui sonnait alors ne lui rappelait pas sa fin dernière ? L'autre insulté, le saug tout retiré et blanc comme un lingé d'être ainsi apostrophé en pleine rue lui répond brièvement : — Non, mais la corde qui sert à la sonner me fait penser à la vôtre ? Ça c'est ce qui s'appelle avoir la langue bien pendue.

C'était samedi, que sur les midi le gros Paul était gris ;

P'tit Pierre l'interpelle : Comment peux-tu lui dit-il boire autant de whiskey ? cette odieuse liqueur abrège l'existence ?

— Laissez moi donc, mon cher, je me porte à merveille, je bois comme un échantillon et j'ai 68 ans.

— C'est bien, mon cher, c'est même très-bien, dit p'tit Pierre, mais vous en auriez 80 si vous ne buviez pas tant de whiskey.

Au moment où la navigation vient de clore, il n'est pas hors de propos de rappeler le souvenir de nos capitaines d'eau douce comme d'eau salée ; en voici un qui accoutumé aux rigueurs des flots ballottés se trouve tout à coup devant une vieille coquette qui lui dit à brûle pourpoint :

— Capitaine, pourquoi donc ne m'avez-vous jamais fait la cour ?

— Mon Dieu, madame, répondit celui-ci du ton le plus naturel, c'est que je ne croise jamais devant les ports où je sais que je ne pourrai pas débarquer !

Je ne vous ai pas encore parlé des veuves inconsolables, en voilà certainement une, puisqu'elle n'a jamais pu voir mourir un de ses maris sans en reprendre un autre quelques jours après pour lui faire oublier la peine que lui causait la mort du précédent. Et c'est ainsi qu'elle fut mariée onze fois ; elle allait tenter le douzième lorsqu'elle mourut de la typhoïde il y a quelques jours à Ste. Catherine, (Ontario.) Un jeune homme instruit sorti d'une Université distinguée lui a fait une épitaphe latine de onze vers, en mémoire de ses ONZE MARIS.

Je me donne le luxe et le mérite d'une traduction pour vous être agréable :

Sur ce marbre encore brut, la maîtresse [qui dort ;
Vit un astre fatal présider à son sort ;
Au vœuage sans doute, en naissant con-[damnée
Elle allume onze fois le flambeau d'hy-[ménée
Flambeau que chaque fois, vint éteindre [la mort ;
Quand pour moi le moment viendra de [prendre femme,
Dieu puissant, gardez-moi d'une semblable [dame
Capable de détruire un régiment entier.
Pour chacun des maris qu'à la fosse elle [livre,
Je lui devais un vers, et voici le dernier :
Femme si souvent veuve est indigne de [vivre.

Eh oui ! mon Dieu c'est beau tout de même une femme qui peut avoir à la fois assez de feu en même temps assez de sang-froid pour se marier onze fois sans arrêter. Mais que voulez-vous les femmes sont terribles dans leur prestige ou plutôt leur fascination quand elles s'emploient à en avoir ! Une définition baroque mais vraie

nous dit que la femme est "une ligne ; ses yeux sont des hameçons ; son sourire est l'appât ; un homme c'est un poisson ; et puis l'amour c'est la friture" Mais il y a au fond de tout ce que l'amour peut faire briller ou miroiter quelque chose de terne qui ne s'explique que par le manque d'argent, car l'homme sans argent, c'est un énigme sans mot, un plat réchauffé, une romance sans air, un fruit tombé, un chien perdu et non retrouvé, un almanach de l'an passé.

Car un homme sans argent est capable de tout, même de ne pas payer ses dettes ; surtout si on lui a ouvert les portes du crédit. Il y en a un de nos amis de par ici qui a cette bonne habitude de ne jamais payer ce qu'il doit : il avait acheté un casque d'un grand prix "à crédit" bien entendu chez un chapelier de Montréal.

Un jour, c'était à la fin d'avril, comme il passait par hasard, près du magasin de son créancier, celui-ci, caressant l'idée de remettre la main sur son casque qu'il regretta, faut croire, l'interpelle et lui dit : — Si vous voulez m'envoyer votre beau casque, je le conserverai jusqu'à l'automne et le préservrai des mites.

— Notre ami lui répondit avec sang-froid, mais avec la perfide esprit d'un mauvais débiteur :

— Merci beaucoup, monsieur, mais je préfère le faire manger par la mite au logis (mythologie).

Faut-il en avoir du casque !

J'adore la musique surtout la bonne et l'idée de la formation d'une bonne fanfare à Sorrel a mis ma verve poétique en feu, aussi, ai-je dédié sur le chant ce quatrain aux professeurs qui s'intéressent au succès de cette société philharmonique.

J'admire leurs talent et même leur génie, Mais, au fait, ils ont un grand tort : C'est de s'intituler "Professeurs d'harmonie." Et de n'être jamais d'accord.

Les concierges, surtout les femmes vous ont des manières de dire leurs pudeurs ou plutôt de ne pas les voiler assez en les exprimant trop haut :

— En passant dans une rue l'autre jour j'entendais à la porte d'une maison cette conversation.

— Eh ben Bonjour donc, Mlle Tarlette, je vous laisse, i faut que j'aïlle voir, à mon pot au feu et pis un soigné, allez ; Mes pots au feu, à moi, tenez ça vous embourne la maison, comme un muscadin qui s'odorise quand il va voir sa muscadine !

— Vous avez votre manière, vous, Madame Arachetout, je n'dis pas, mais pour les yeux mon bouillon ne craint personne. Il a des yeux, tenez, des yeux que j'oserais pas changer de chemise devant lui tant ils sont ardents, et moi qui suis si scrupuleuse ?

Oh pudeur !

J'ai rencontré par un Dimanche sur le chemin de ligne deux propriétaires, dont l'un s'est rapidement enrichi et occupe aujourd'hui une belle position retirée, visitant des terrains à vendre.

— Je me rappelle le temps où j'aurais eu un lopin de ce terrain là pour une paire de bottes.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas acheté, — Eh bien, je vais vous dire, les bottes pressaient d'avantage !

Ceci me rappelle ce dialogue qu'eût un marchand irlandais de cette ville avec un mendiant manchot :

— Prenez mon ami, lui dit-il, prenez cette obole : quand on n'a plus de bras il n'y a pas honte à tendre la main !.....

"PAUL Y DONE"

PAS D'ATTRAIT.



MAD. L.—Vous laissez sortir votre mari par cet orage de foudre et d'éclairs ?

MAD. B.—Oh ! il n'y a pas de danger que la foudre tombe sur lui, il n'est pas assez attirant.....